



COUR



En 1870, la pensée stratégique a aussi fait défaut

L'article d'Antoine Reverchon revisitant la guerre franco-prussienne de 1870-1871 (*n° 6, p. 68*) est excellent et bienvenu, ne serait-ce que pour contribuer à la vaste entreprise consistant à repenser l'histoire militaire allemande des deux derniers siècles. Pourtant, il est un point que l'auteur n'a abordé qu'un peu trop rapidement : celui de la tragique faiblesse intellectuelle et professionnelle de notre état-major. Or, c'est un élément majeur pour penser non seulement cet événement historique, mais aussi la spécificité militaire et guerrière en général. En effet, l'une des causes principales de la défaite

française tient dans le fait que, depuis 1815, nos forces armées avaient été bien trop focalisées sur les opérations de répression (insurrections populaires) et/ou de conquête coloniale (Algérie, Mexique). Quant aux deux conflits « classiques » dans lesquels la France est intervenue, ils n'ont pas suscité en retour assez de changement ; la guerre de Crimée comme l'expédition d'Italie de 1859 n'ont pas entraîné de réformes majeures du haut commandement. Du coup, l'armée ne possédait qu'une culture tactique certes solide et efficace (les pertes prussiennes de 1870 en attestent), mais uniquement fondée sur ce qu'on pourrait appeler une culture de l'« ultraviolence » qui, si elle peut avoir des conséquences sanglantes mais ponctuelles

sur un adversaire, reste largement insuffisante, a fortiori s'il s'agit d'orchestrer la manœuvre de grandes unités et d'affronter une force dirigée alors par les meilleurs « intellectuels militaires » de l'époque (même si cette pensée militaire prusso-allemande présentait déjà des éléments de ses échecs futurs). Au passage, il n'est pas inintéressant de signaler que, sous le Second Empire, la seule véritable production théorique française fut l'ouvrage du colonel Ardant du Picq, *Études sur le combat*. Mais ce qui est l'un des meilleurs livres sur les questions du combat et de la tactique, et ce encore aujourd'hui, ne constitue pas une réflexion sur la stratégie ni la manœuvre des grandes unités. En soi, cela est donc significatif...

Deux conclusions à tirer, donc, par-delà la guerre de 70. Primo, le « mordant » tactique ne suffit pas à gagner les guerres ; la pensée stratégique et opérative des dirigeants politiques et militaires est toujours nécessaire. Secundo, une armée orientée plus vers les tâches de « petite guerre » et/ou de répression au détriment de la « vraie » guerre perd sa culture propre comme sa raison d'être. Toutes choses étant égales par ailleurs, nous pouvons comparer cela avec l'armée argentine qui, pendant des années, fut bien plus une super-police qu'une authentique armée, sachant à merveille torturer et massacrer des civils, mais se révélant incapable d'affronter une autre force armée, comme ce fut le cas aux Malouines, face aux Britanniques, en 1982. Autre comparaison possible : l'armée israélienne présentant un bilan mitigé à la suite de son opération au Sud-Liban en 2006 car, au long des années précédentes, elle s'était par trop concentrée sur la répression des différentes intifadas. ■

Laurent Henninger

Galère de chiffres

Je voudrais corriger quelques faits que j'estime mal représentés dans l'article sur les galères (*p. 29 du n° 6*). Il est dit que Louis XIV disposait de 50 galères en 1690. Or, le maximum de la flotte atteint vers 1698 n'est que de 40 galères, une proportion qui déclina vite. Ce nombre de 40 galères était d'ailleurs un objectif stratégique affiché très tôt dans le règne. Ensuite, les galériens huguenots ne constituaient pas « un vaste réservoir ». En effet, comme l'a montré André Zysberg dans son livre *Les Galériens*,

paru au Seuil en 1987, les protestants ne formaient qu'une minorité de la population totale des galériens. L'analyse des registres d'entrée aux galères fait apparaître 1551 protestants sur un total de 60401 forçats, soit 2,6 % seulement. Comme l'écrit André Zysberg : « *Ceux qui subirent leur peine ne furent pas enchaînés, comme on l'a souvent écrit, parce que le roi avait besoin de rameurs : les milliers de droits communs, de faux sauniers et de déserteurs suffisaient amplement.* » Les galériens protestants étaient plutôt destinés à effrayer leur communauté afin d'hâter sa conversion. Enfin, s'il est vrai que les galères ne représentaient plus, à la fin du XVII^e siècle, un élément décisif de la puissance navale, elles remportent toujours quelques beaux succès, comme la capture du vaisseau hollandais (encalminé) de 54 canons *La Licorne* en juillet 1702 par la galère *La Palme*. Il est donc incorrect de dire que les galères sont « trop fragiles pour être risquées en bataille » et « ne subsistent plus que pour des raisons de prestige et de police ».

Au début du XVIII^e siècle, les galères combattent et en Manche, pas seulement en Méditerranée !

Michel Morand, Caluire-et-Cuire (69)

Merci de ces intéressantes remarques. En matière d'effectifs, tout dépend de ce que l'on compte. S'il s'agit de galères en service, le chiffre donné par André Zysberg est de 37 en 1690. Mais l'on dépasse la cinquantaine (51 exactement) en ajoutant les bâtiments en réserve. Au reste, les chiffres mentionnant le déclin rapide des effectifs confirment mon propos*

LE SONDAGE

Sur notre page www.facebook.com/guerresethistoire,

vous avez été près de 330 à répondre à la question : « Quel est, selon vous, le chef militaire dont l'action a le plus pesé sur le déroulement de la Seconde Guerre mondiale ? » Cinq réponses vous étaient proposées. Vous avez voté comme suit : **Joukov 44,4 % – Eisenhower 25,5 % – Rommel 21,9 % – Manstein 6,1 % – Montgomery 2,1 %**. Joukov, qui remporte la bataille de Moscou, jette les bases de celles de Stalingrad et de Koursk, l'emporte donc haut la main. Eisenhower, en revanche, dispute sa place de deuxième à Rommel. L'action du chef de la coalition occidentale arrive

donc tout juste à contrebalancer le mythe du « Renard du désert ». Curieusement, Manstein, « le magicien d'Hitler », n'a pas fait recette, malgré la paternité du plan Jaune (qui éventre la France) et ses arabesques tactiques sur le front russe. Gageons que Joukov, lui, l'aurait placé en deuxième position ! Enfin, la lanterne rouge de Montgomery semble justifier une fois de plus tout le mal que les Français pensent d'habitude des généraux britanniques. Sans chercher à réhabiliter qui que ce soit, G&H se réserve de revenir, sous plusieurs formes, sur le problème délicat de l'appréciation de l'apport historique des grands capitaines.



RIER

(40 galères en service en 1700, 15 en 1720, et encore dans un état pitoyable). Je reconnais le raccourci un peu rapide sur l'origine des forçats, criminelle pour l'essentiel en effet. Mais votre pourcentage couvre la période 1680-1748 et dilue donc l'impact des persécutions. Quand elles battent leur plein, entre 1686 et 1690, le pourcentage des condamnations aux galères pour protestantisme dépasse 12 % en moyenne (avec un pic à 18 % en 1689), soit plus que les condamnations pour contrebande de sel, pourtant sport national à l'époque. Enfin, si le fait d'armes de La Palme est signalé comme tel, c'est précisément parce qu'il est exceptionnel: les galères, trop fragiles et mal armées, ne jouent plus, sauf exception, de rôle militaire notable au tournant du XVIII^e siècle. ■ P.G.

* Article in *Les Marines de guerre européennes: XVII^e-XVIII^e s.*, M. Acerra, J. Merino, J. Meyer (dir.), p. 415, Presses de l'université de Paris-Sorbonne 1998.

Un gallon gonflé

Dans votre article p. 60 du n° 5 sur les jerrycans, vous dites: « Une division mécanisée US exigeait en effet 18 000 gallons (soit

340 200 litres) d'essence à l'heure pour se déplacer. » Puis, vous écrivez « le jerrycan contient cinq gallons (américains) de combustible, soit une vingtaine de litres ».

Ces chiffres sont incompatibles. De plus, la division mécanisée US de 1944 compte environ 2 000 véhicules, ce qui nous amènerait à 170 l/h tous véhicules confondus. Vraiment beaucoup trop, même en l'absence de chasse au gaspi.

Michel Desart, Binche (Belgique)

Bien vu ! Un gallon américain vaut 3,78 l, cinq gallons 18,9 l. 18 000 gallons égalent donc 68 040 litres. Le mathématicien responsable est aux arrêts ! ■

Panoplie de camouflages

Vous me permettez d'être en désaccord avec votre encadré sur les uniformes camouflés (p. 31 du n° 6). Dire que la France n'a rien fait en matière de discrétion des



uniformes avant 1914 est une contre-vérité... Vous parlez de Louis Guingot et ce n'est que justice, mais décidément cette idée qui veut que « seuls les Français n'ont rien fait, ce qui leur coûte fort cher en 1914 » a la vie dure ! La France a pourtant fait plus d'essais que n'importe quel pays avant 1914 : tenue dite « Boer » gris-bleu de 1903, avec chapeau du même style (!) ; tenue dite beige-bleu de 1906 avec un casque de liège ; tenue réséda de 1911, abandonnée entre autres du fait de sa proximité avec le feldgrau allemand... Jusqu'à l'adoption (enfin !) en juillet 1914 d'un drap neutre dit tricolore — en fait bleu violacé — composé de fils bleus, blancs et rouges. Juste après, c'était la guerre, et

donc le pantalon garance s'est retrouvé en première ligne... Ce drap tricolore a été mis en fabrication dès la fin de l'été 1914, mais faute de quantités suffisantes de colorant garance (c'était une société allemande qui le fournissait avant la guerre, ironie suprême...), il n'eût qu'une existence éphémère et a conduit, faute de rouge, par la suite au fameux drap bleu horizon... Sans compter aussi les tenues de toile pour l'outre-mer, de couleur kaki-sable depuis 1901, et que l'on a retrouvées en 1915 sur le front d'Orient. Quant à dire que la France a payé cher ses pantalons rouges, c'est aller un peu vite en besogne, à mon avis. Il est vrai que la France a connu des pertes colossales dans les premiers mois de la guerre, mais c'est certainement plus du fait de la tactique adoptée qu'à cause de la couleur de ses pantalons... Chasseurs à pied et coloniaux, qui eux avaient un pantalon bleu, donc relativement peu visible, ont aussi connu des pertes énormes, rappelons-le. L'armée française eût-elle été habillée définitivement de réséda dès 1911, il est fort probable que cela n'eût de toute façon pas changé

grand-chose. Les légendes ont décidément la vie dure...

Laurent Devaux

Notre lecteur a raison de citer tous ces intéressants essais. L'armée française n'en est pas moins partie en guerre en 1914 avec les capotes « gris de fer bleuté » modèle 1877 et le pantalon rouge garance de 1829, uniforme qualifié de « très voyant ». Notre lecteur se méprend s'il pense que nous attribuons à ce fameux pantalon (que nous n'évoquons pas) l'unique responsabilité du massacre. Il est toutefois évident que le manque de discrétion, combiné mais compatible dans l'esprit avec la tactique d'infanterie inepte inspirée par « l'offensive à outrance », a joué un rôle dans l'hécatombe de l'été 1914. ■ P.G.

Erratum

• Dans un encadré de l'article sur les trières (n° 7, p. 93), une erreur volcanique s'est glissée. C'est bien sûr l'éruption du Vésuve en 79 qui coûta la vie à Pline l'Ancien et non celle de l'Etna... qui se trouve en Sicile ! Bravo aux lecteurs qui ne se sont pas laissés enfumer ! ■